



Enquête

Le travail raconté aux ados

En classe, à la maison, que dit-on du travail ?
À en croire l'image biaisée qu'en ont les ados, il y a des progrès à faire... mais les choses évoluent.

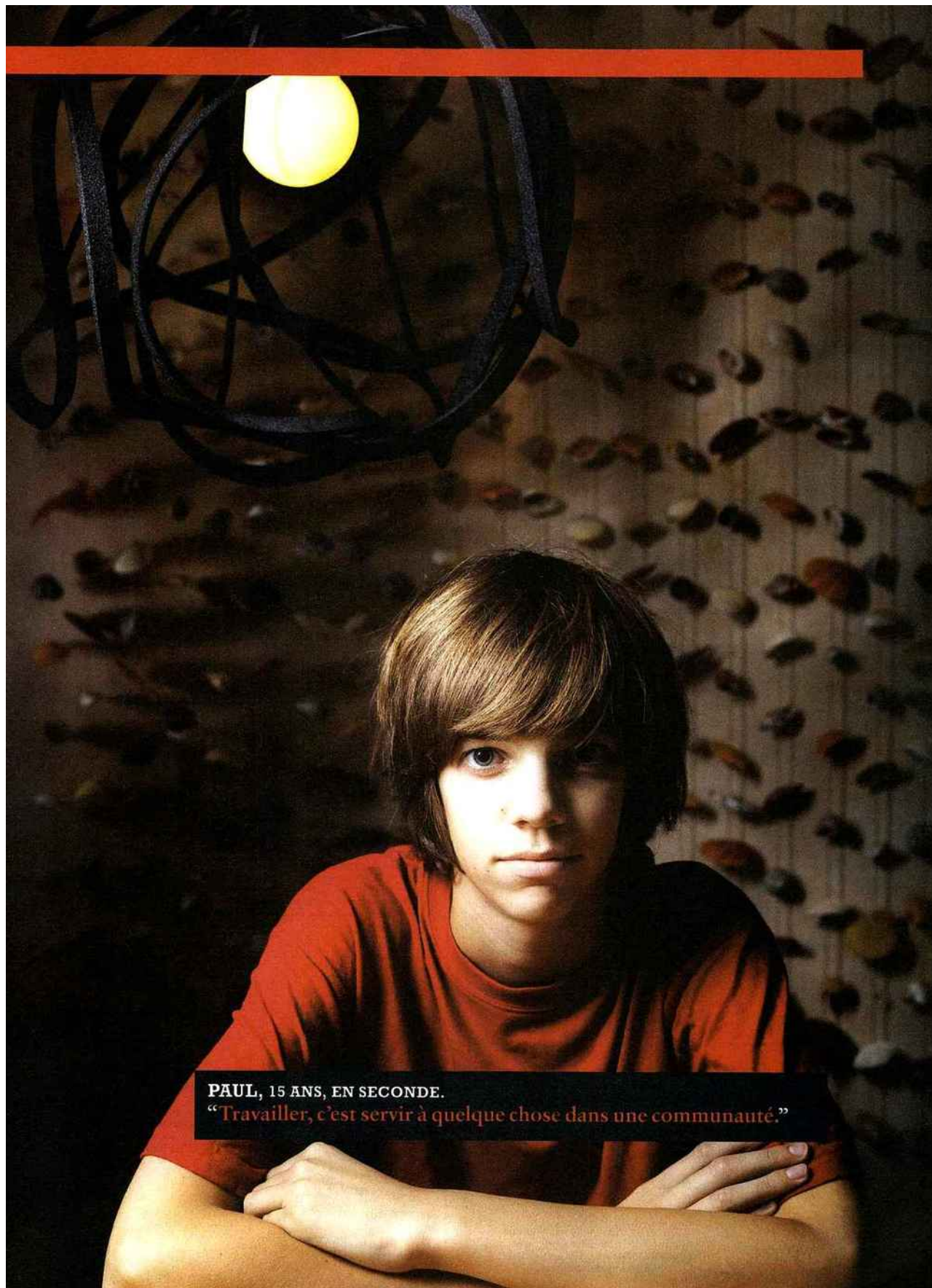
C

Par **Laure Dumont**
et **Anne-Cécile Geoffroy**

Photos : *Bruno Levy*

Comment les collégiens voient-ils l'entreprise ? Comment parlons-nous, en famille, de notre travail à nos ados ? Contribuons-nous à noircir un tableau qui n'est déjà pas brillant ? « Les jeunes ont souvent une vision très noire des entreprises, constate Pierre Kosciusko-Morizet, P-DG de PriceMinister et membre de l'association 100 000 Entrepreneurs. Ils les perçoivent à travers la télévision. Ils n'ont pas conscience que derrière les services qu'ils consomment il y a des gens qui les produisent. » D'après le dernier « Indice de confiance des jeunes » publié par La Poste, 57 % des jeunes Français ne font pas confiance aux entreprises, et 68 % aux dirigeants d'entreprise ! À première vue, donc, le désamour est réel. Mais, en voulant en explorer les causes, nous découvrons un paysage beaucoup plus complexe et en pleine évolution. L'entreprise a aujourd'hui sa place dans les enseignements du collège. Toutes les initiatives lancées depuis dix ans pour remédier à la piètre image qui collait au monde professionnel dans l'enseignement portent leurs fruits. À la question : Qu'est-ce qu'une entreprise ? les adolescents que

nous avons rencontrés sont capables de répondre, au minimum, qu'il s'agit d'une structure dirigée par un patron, composée de salariés et qui produit des biens ou des services. Tiphaine, 14 ans, propose même une vision étonnamment solidaire : « Une entreprise, c'est une communauté où l'on travaille tous ensemble, où l'on s'entraide. » Le travail peut ainsi apparaître sous son meilleur jour, comme en témoigne Marc Flécher, proviseur d'un lycée professionnel et président d'Entreprendre pour apprendre : « Les jeunes n'ont pas besoin de longs discours pour comprendre l'intérêt des minientreprises à l'école. Ils assument vite leur mission, s'investissent beaucoup. La valeur travail prend tout son sens, surtout dès qu'ils voient le premier euro arriver sur le compte de leur entreprise. Là, c'est le bonheur ! » Et, en famille, quels parents travailleurs sommes-nous ? « Assez négatifs dans l'image du travail que nous donnons, répond Delphine Saulière, rédactrice en chef adjointe d'*Okapi*. A priori, les ados pensent que c'est le baignon. Après un stage, ils sont surpris du plaisir que l'on peut trouver à travailler, que le travail est aussi un lieu de vie, où l'on échange et débat. » De la lucidité au plaisir, la pédagogie autour du travail est un art effectivement délicat. Et indispensable. En classe comme à la maison.



PAUL, 15 ANS, EN SECONDE.

“Travailler, c’est servir à quelque chose dans une communauté.”

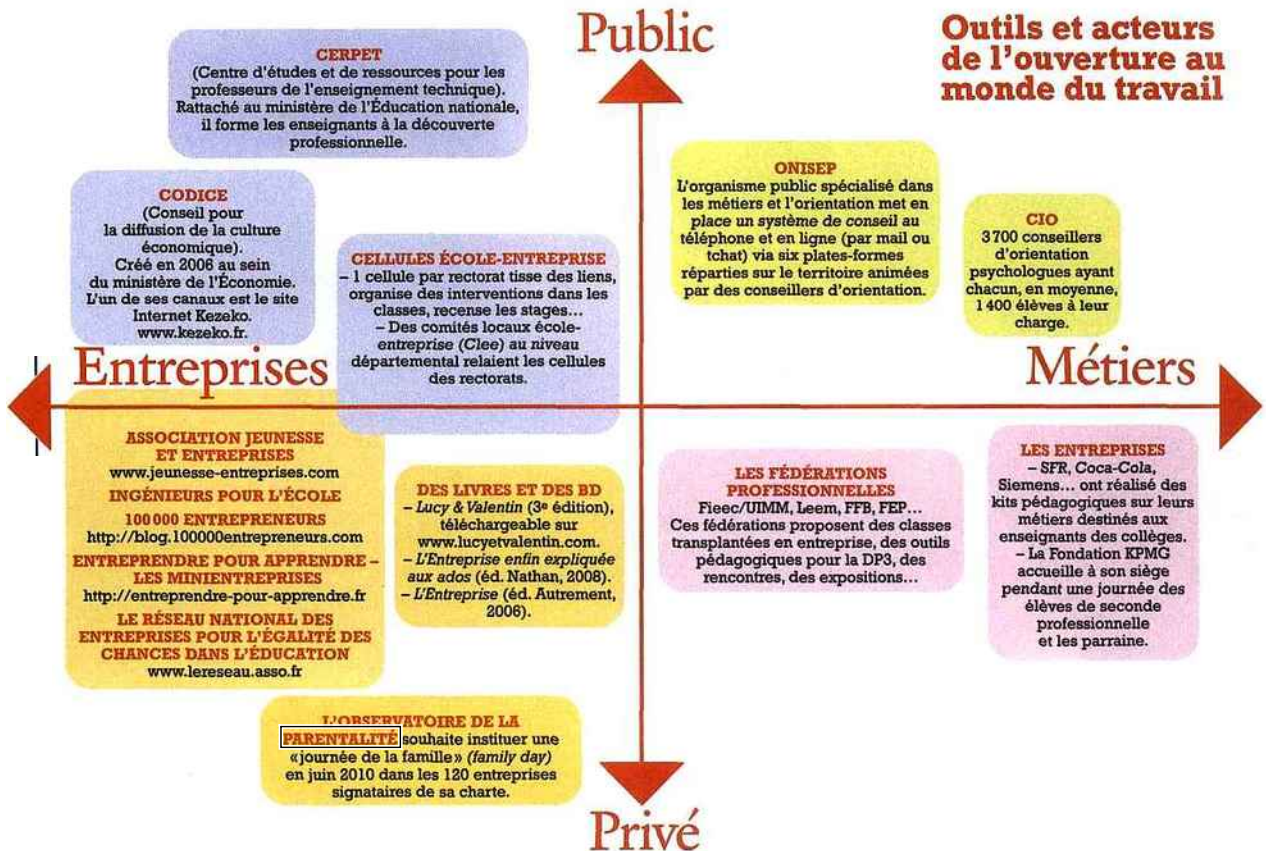
École et entreprise s'appriivoisent

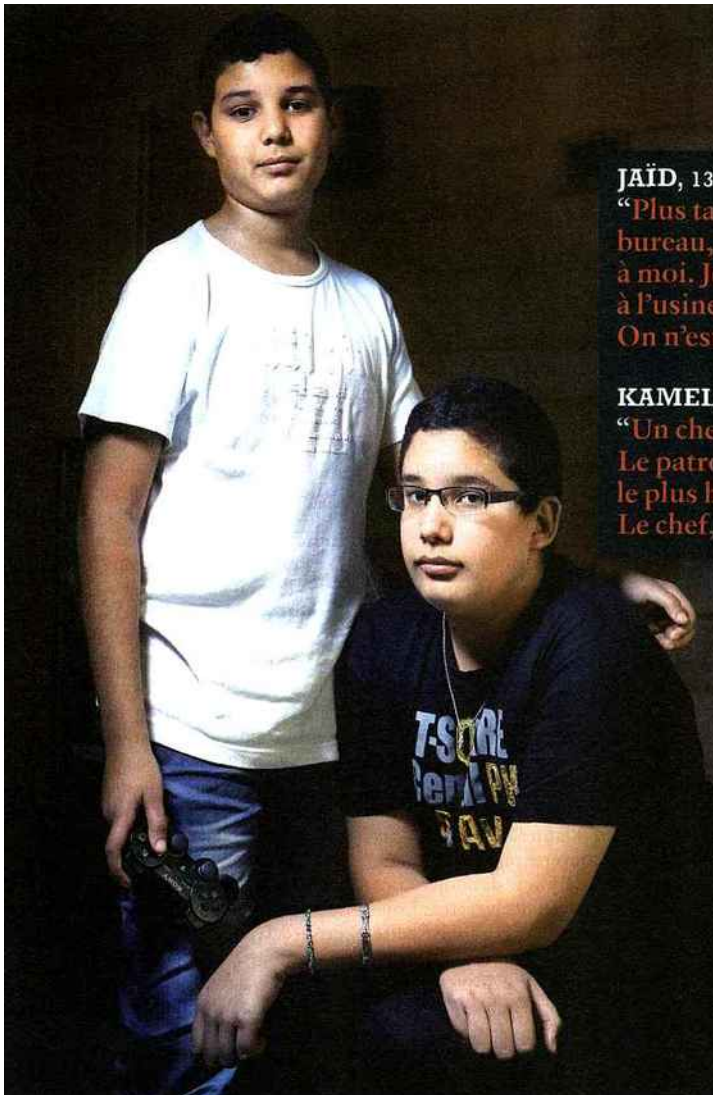
Stages, partenariats, kits pédagogiques... Depuis dix ans, les initiatives foisonnent pour aider les collégiens à décrypter le monde du travail. L'institution scolaire s'ouvre peu à peu.

Par Laure Dumont

Dans l'immense salle de techno, la voix de Julien Bousson porte bien : « Aujourd'hui vous continuez à travailler sur les logos et slogans de vos entreprises. Je vous rappelle que vous devez impérativement me rendre vos CV et lettres de motivation vendredi. Ensuite, nous travaillerons sur le business plan. » En

cet après-midi de septembre, les élèves de troisième du collège Henri-Sellier, à Suresnes, s'attellent studieusement, par groupes de deux ou trois, à la conception de leur entreprise. Dans quelques jours, ils voteront pour le meilleur projet puis lanceront ensemble la fabrication des objets qu'ils vendront aux habitants du quartier, une fois réalisée l'étude de marché. Après les entretiens d'embauche qu'ils passeront avec leur DRH (leur prof), ils endosseront chacun une fonction : commercial, chargé de fa-





JAÏD, 13 ANS, EN TROISIÈME.

“Plus tard, je veux travailler dans un bureau, parce que j’aurai mon espace à moi. Je ne veux pas me retrouver à l’usine et travailler à la chaîne. On n’est pas des robots !”

KAMEL, 15 ANS, EN SECONDE.

“Un chef et un patron, c’est différent ! Le patron, c’est celui qui se trouve le plus haut dans l’entreprise. Le chef, c’est un sous-patron.”

brication, P-DG... L'année dernière, leurs prédécesseurs ont fabriqué des voitures télécommandées et des horloges en forme d'ourson. « Grâce à ce programme, ils font le lien entre les matières scolaires et la réalité, explique Julien Bousson. Quand ils créent un logo, ils font de l'art plastique, et des maths quand ils calculent un prix psychologique. »

Ce professeur de techno est un relais très actif de l'Association jeunesse et entreprises (AJE). Créée en 1986 par Yvon Gartz, et toujours présidée par l'ancien patron du CNPF, cette association pionnière œuvre depuis plus de vingt ans au rapprochement entre entreprises, collèges et lycées. Aujourd'hui, 30 clubs régionaux déclinent cette ambition, chacun à sa manière. « Nous trouvions que les stages d'une semaine en entreprise en troisième n'étaient pas très efficaces, raconte Martine Laffontan, du club AJE Pays basque. Au bout de deux jours, on ne savait plus trop comment occuper les stagiaires. Du coup, nous avons fait une contre-proposition sous forme de ministages, quatre mercredis après-midi de suite. Les élèves

choisissent une entreprise parmi 30 partenaires et y sont reçus individuellement, quatre fois deux heures. Leur compte rendu est noté, et les points au-dessus de la moyenne comptent pour le brevet. » Depuis leur lancement en 2003, ces ministages ont vu passer 400 jeunes Bayonnais, qui en reviennent aussi enthousiastes que leurs enseignants.

Relations pacifiées. Une révolution serait-elle en marche dans le bastion Éducation nationale, plutôt réputé pour sa méfiance congénitale à l'égard de l'entreprise ? « À la fin du XIX^e siècle, l'école publique en France s'est construite contre l'église et contre l'entreprise, rappelle Jean-Paul de Gaudemar, recteur de l'académie d'Aix-Marseille. L'histoire de la relation entre l'école et le monde économique a longtemps été difficile, mais elle s'est pacifiée. Les barrières sont abattues depuis longtemps, même si tout reste à construire. »

Il reste ici et là quelques îlots de résistance, comme en témoigne, à contre-cœur, Pierre Kosciusko-Morizet, P-DG

de PriceMinister et membre actif de l'association 100 000 Entrepreneurs : « On devait accueillir des collégiens en juin dernier. Au dernier moment, le principal m'a appelé, désolé, pour me prévenir que les jeunes ne viendraient pas. Certains professeurs refusaient qu'ils se rendent dans une entreprise. Ils craignaient une manipulation des élèves. Mais ne racontez pas ça ! La grande majorité des enseignants sont très demandeurs et veulent travailler avec nous. »

Depuis sa création en 2006 par une bande de copains chefs d'entreprise et cadres, 100 000 Entrepreneurs a organisé des centaines d'interventions – 1 500 rien que l'année dernière – dans les collèges et lycées et se trouve aujourd'hui victime de son succès. « Parallèlement aux interventions ponctuelles de chefs d'entreprise, nous avons mis en place des parrainages de classes entières, explique Laïla Nassim, permanente de l'association. Certains intervenants étaient frustrés de ne pas suivre les jeunes sur la durée. Mais nous avons dû retirer ce programme car nous avons plus de demandes que de parrains. » Pour remédier à cette lacune, 100 000 Entrepreneurs s'est rapproché d'une autre association, Entrepreneur pour apprendre, également sous convention avec l'Éducation nationale.

Des Ingénieurs pour l'école (IPE) au Réseau national des entreprises pour l'égalité des chances dans l'Éducation nationale, les associations développant les partenariats école-entreprise foisonnent depuis dix ans. Les fédérations professionnelles et les entreprises ne sont pas en reste : kits pédagogiques, BD, DVD... tous les moyens sont bons pour séduire les collégiens et leur donner les clés de compréhension du monde du travail. À Lyon, début octobre, se tenaient par exemple « Les coulisses du bâtiment », initiative

La DP3, soit trois heures de "découverte professionnelle" hebdomadaires, installée dans 80% des collèges, est l'option la plus demandée par les troisièmes

de la Fédération française du bâtiment (FFB) pour faire découvrir les métiers de ce secteur aux jeunes. « Les formations du bâtiment ont longtemps été considérées comme des sections poubelles, commente Hugo Charbonnel, président du groupe des jeunes de la Fédération lyonnaise du bâtiment. Mais beaucoup de jeunes s'y sont révélés alors qu'ils étaient arrivés là un peu par défaut. Dans le bâtiment, même sans diplôme, on peut finir chef d'entreprise. » Dernière tendance, la classe transplantée ou classe en entreprise. « Les élèves viennent avec leurs enseignants faire classe au sein de l'entreprise trois jours de suite, explique Jean-Christophe Prunet, P-DG de la société Rohde et Schwarz, à Meudon-la-Forêt, et initiateur de cette expérimentation. Les jeunes voient les métiers in vivo. »

Besoin de main-d'œuvre. À l'Éducation nationale, on apprécie toutes ces initiatives, même si l'on garde la tête froide. « Les entreprises ont compris qu'il fallait aller vers les jeunes là où ils se trouvent. Certaines branches seront confrontées à des besoins élevés de renouvellement de main-d'œuvre dans les années à venir ».

note Jean-Claude Billiet, inspecteur général de l'Éducation nationale responsable du Cerpet, le trop méconnu Centre d'études et de ressources pour les professeurs de l'enseignement technique, « mais l'Éducation nationale doit apporter une démarche objective, davantage axée sur les compétences que sur les métiers ».

Il faut bien dire que c'est en interne que la révolution a commencé. Des cellules école-entreprise sont apparues dans les 30 académies de France dès la fin des années 90. Une Semaine école-entreprise a été lancée en 2004. À la rentrée 2005, la « séquence d'observation en entreprise » d'une semaine est devenue obligatoire pour les troisièmes et une nouvelle option a vu le jour, placée sur le même plan que le latin : la DP3, soit trois heures de « découverte professionnelle » hebdomadaires. « Il y avait de nombreuses initiatives locales, raconte le recteur Jean-Paul de Gaudemar, qui a impulsé cette réforme, mais il fallait donner une dimension officielle à la découverte professionnelle. » Et un cahier des charges précis, que la vigilance et l'implication des rec-

teurs doit garantir. La DP3 est ouverte à tous les élèves et ne doit pas être insidieusement réservée aux élèves en difficulté. Elle est animée par une équipe pluridisciplinaire et pas seulement par le prof de techno. Enfin, elle est obligatoirement partenariale en s'appuyant sur la participation de l'environnement économique. Résultat ? Les élèves en redemandent. La DP3 est installée dans plus de 80% des collèges, et il s'agit de l'option la plus demandée par les troisièmes, comme le souligne le rapport publié en juin par l'inspecteur général Jean-Claude Billiet. Les associations citées plus haut ou des fédérations comme Les entreprises du médicament proposent des outils pour la DP3. Et 1 000 professeurs de collège ont déjà effectué un stage de trois jours par l'intermédiaire du Cerpet dans ses 200 entreprises partenaires (PSA, McDo La Poste, Nestlé, Ikea...) pour se préparer à enseigner cette option. Partenariats, conventions, chartes..., les liens entre les entreprises et l'école se tissent progressivement. « Il faut faire entrer ces relations dans la banalité du quotidien », plaide Jean-Paul de Gaudemar. Parce qu'un jour l'entreprise sera le quotidien de nos ados.

Un parc pour jouer aux métiers

Pompier, pizzaiolo ou archéologue le matin, docteur, photographe ou détective l'après-midi. À Wannado City, un parc d'attractions basé en Floride, on joue aux métiers à longueur de journée. Un cockpit d'avion est par exemple destiné aux pilotes de ligne en herbe, et un grand chapiteau accueille ceux qui veulent briller sur la piste aux étoiles, faire le clown ou jouer les Monsieur Loyal. Nouvelle lubie *made in USA* ? Il s'agit en fait d'une vraie tendance puisque le phénomène se développe aux quatre coins du monde. Du Mexique au Portugal en passant par la Corée ou le Japon, le concept s'appelle cette fois Kidzania et se décline toujours de la même façon : cela ressemble à un gigantesque centre commercial, d'un genre un peu particulier. Car ici, exit



les envies d'achats compulsifs : ni joujoux ni souvenirs dans les boutiques, qui sont en réalité autant de petites sociétés spécialisées dans tel ou tel métier. Devant chacune d'elles, des files interminables de bambins, impatients d'endosser leur costume d'infirmier ou de banquière. Une fois qu'ils sont accoutrés, des animateurs

accueillent les enfants et leur expliquent en quoi consiste leur nouvel « emploi ». Puis action ! C'est après une visite dans l'un de ces parcs à thème qu'Évelyne Villame, gérante de la future société La Boîte aux enfants et ancienne directrice marketing de Grévin & Cie (Parc Astérix, La Mer de sable, Walibi...), a décidé de lancer

le même concept en France, baptisé Bizyville, tout en l'adaptant. « À Kidzania, j'ai vu des enfants heureux... mais des parents qui s'ennuyaient ! » D'où l'idée de leur dédier un espace, L'École des parents, où ils apprendraient comment parler du monde du travail à leurs bouts de chou. À cette fin, Bizyville ambitionne de leur proposer une armada d'articles ludiques, un fonds documentaire sur les métiers, des rencontres avec des professionnels, des quiz... Évelyne Villame espère ouvrir les portes de Bizyville d'ici à trois ans. Et avant d'endosser le costume de « directrice de parc d'attractions », elle joue pour l'instant à l'entrepreneuse, car il lui reste à boucler son tour de table, dénicher un terrain adapté en région parisienne et convaincre quelques partenaires. **Stéphanie Cachnero**

En famille, on ne sait pas parler du travail

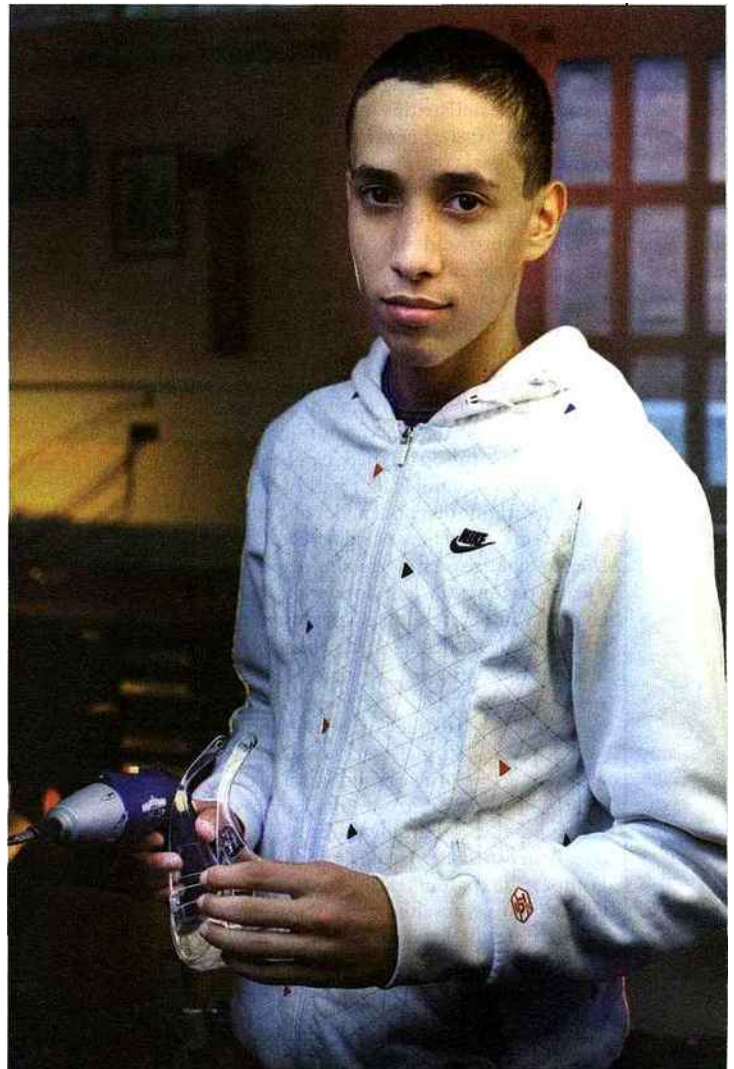
Quand ils évoquent leur métier à la maison, les parents ont du mal à être transparents et à trouver la juste mesure. Pas étonnant que les enfants en aient une vision décalée.

Par Anne-Cécile Geoffroy

M

a mère, elle est assistante sociale je crois... », avance Morgane, 12 ans, plus vraiment sûre d'elle une fois les mots prononcés. À ses côtés, Sandrine, sa maman, assistante de communication chez

L'Oréal, ouvre des yeux ronds. « Mais pourquoi tu dis ça ? » La réponse tombe, difficile à parer. « Ben... Tu parles tout le temps et tu écoutes beaucoup les gens non ? » De son côté, Maya, 13 ans, n'hésite pas à exprimer son ras-le-bol. « Papa et maman parlent tous les soirs de leur travail. Ça commence à prendre un peu trop de place à la maison. » Adrien, son père, ingénieur dans un groupe industriel allemand, se défend : « Ça me permet de prendre du recul, de décompresser. » Des anecdotes qui disent la difficulté à parler de son travail en famille, de trouver la bonne distance, de l'écart qui peut s'installer entre l'idée que les enfants se font du métier de leurs parents et la réalité que vivent ces derniers. Quand certains adultes s'évertuent à dresser une barrière presque étanche entre leur vie professionnelle et leur vie familiale, d'autres vident leur sac et font souvent inconsciemment supporter à leurs enfants le poids de leur stress. D'autres encore relient systématiquement le travail aux études et à la réussite scolaire et répètent à l'envi : travaille bien à l'école, tu auras un bon métier. « La seule préoccupation des parents, c'est la



LOUFTI, 15 ANS, EN TROISIÈME.

« Ma mère est auxiliaire de vie, plus elle s'occupe de grand-mères, plus elle gagne. Moi, je veux devenir architecte, j'aime dessiner le format des choses. »

réussite du moment, regrette le sociologue Michel Fize, spécialiste des adolescents. Les parents veulent avant tout savoir comment préparer au mieux leurs enfants aux bonnes filières d'études. » Pierre-Yves, professeur d'optométrie, reconnaît parler assez peu de l'avenir de ses enfants. « Je

veux laisser les choses se faire, je trouve qu'ils ont suffisamment de pression. Je leur dis juste qu'il faut être bon à l'école pour faire ce que l'on veut.»

« Préserver une bulle consensuelle. » Pour Catherine Lott-Vernet, P-DG de Junium, une agence de communication spécialiste des jeunes, « les parents tentent de préserver une bulle consensuelle à la maison. Du coup, parler du travail, c'est un peu comme parler d'argent ou de sexualité, on évite d'aborder le sujet en profondeur ». De fait, parler du travail à ses enfants se borne bien souvent à évoquer les relations interpersonnelles que l'on tisse au bureau ou à l'usine. « Je me contente de parler de mes relations au travail », admet Florence, rédactrice au Sénat. Même constat de Marie-Christine, chargée de communication dans une institution financière : « Les enfants adorent quand je leur parle de mes collègues. Ils me demandent des nouvelles d'untel ou d'untelle. » Malika, secrétaire chez un notaire, se montre plus réservée. « Je n'ai pas envie de leur donner du souci en plus. Car on a tendance à raconter nos tracas avec les collègues ou les clients, pas les bons moments. »

Dire que l'on peut prendre du plaisir au travail, les salariés ont tendance à l'occulter une fois leur casquette de parents sur la tête. Pour la pédiatre Jacqueline Salomon-Pomper, « les parents estiment à tort que leur activité professionnelle ne concerne pas les enfants. De la même façon qu'il est souhaitable de dîner en famille, il est souhaitable d'aménager un temps pour parler de ce que l'on a fait dans la journée ou dans la semaine, de partager les bons ou les mauvais moments ». Alain Mergier, sociologue, directeur du cabinet de conseil Wei, ajoute : « Les parents devraient inciter leurs enfants à prendre des risques. Quand on fait un choix professionnel, on prend un risque, avec ses bons et ses mauvais côtés. Or on a tendance à ne voir que la dimension négative, la menace. »

Bien souvent, quand les parents parlent de plaisir ou de satisfaction au travail, c'est pour mieux contourner les questions très directes de leurs ados pour qui travailler, c'est aussi et surtout gagner de l'argent. « Quand mon aînée me demande



MARGOT, 15 ANS, EN SECONDE.

« Aujourd'hui, t'as pas le droit de te tromper de porte, sinon tu finis SDF. Moi, j'ai peur de faire un métier qui ne change pas. Et quand on regarde les entreprises, comme France Télécom, on n'a pas envie de grandir et de rentrer dans ce monde de malades ! »

combien je gagne, je retourne la question en lui parlant de ma satisfaction au travail », explique Sandrine, chez L'Oréal. Selon Nathalie Vendrand, directrice du magazine pour ados *Imagine ton futur*, « les jeunes sont beaucoup plus pragmatiques et concrets que leurs parents. Parce qu'ils communiquent en permanence, de nombreux sujets ne sont plus tabous. Mieux vaut être transparents, honnêtes, dire son salaire tout en leur donnant des ordres de grandeur. »

Ironie de l'histoire, pour réconcilier parents et enfants, faciliter le dialogue autour du travail à la maison, des entreprises commencent à prendre les choses en main. Afin d'aider leurs collaborateurs à mieux concilier vie professionnelle et vie privée, 120 entreprises ont signé la chartre proposée par l'Observatoire de la parentalité en entreprise. Moins par philanthropie que par pragmatisme, parce qu'un parent bien dans ses baskets est aussi un salarié plus productif. -

JOËL-YVES LE BIGOT, CONSULTANT, FONDATEUR DE L'INSTITUT DE L'ENFANT,
DE YOUTH OPINION INTERNATIONAL ET DE GÉNÉRATION 2020

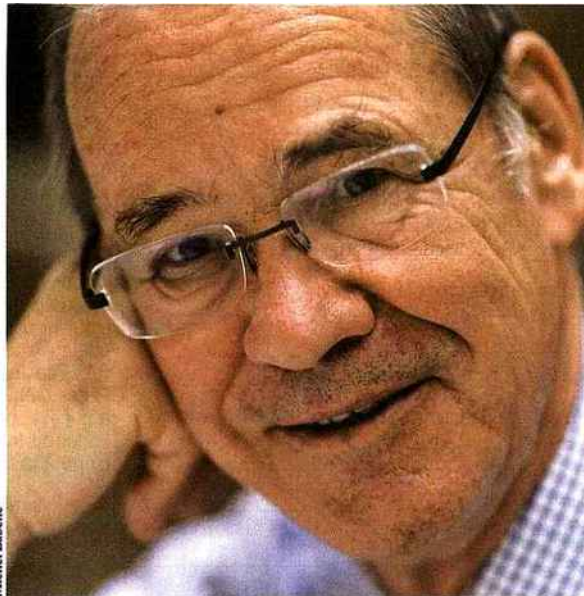
“La France ne considère pas sa jeunesse comme une ressource”

Comment jugez-vous les initiatives mises en place au collège pour faire découvrir l'entreprise ?

Pour moi, il ne s'agit pas de faire découvrir divers types d'employeurs mais d'amener les jeunes à réaliser que l'on peut trouver du plaisir à travailler ; pour peu que l'on se sente utile et reconnu. En ce sens, la DP3 et le stage en entreprise en troisième me semblent contre-productifs. Pour être efficaces, ces démarches devraient être préparées bien en amont – qui je suis, quelles sont mes compétences, etc. ? – et encadrées par un maître de stage bien formé. Utiliser ces jeunes à effectuer des tâches mineures contribue à pérenniser le fossé entre l'Éducation et le monde de l'emploi.

Plus généralement, la France a une relation de rejet par rapport au travail, considéré comme aliénant et pénible – les 35 heures... – avant le passage à une retraite précoce, perçue comme un paradis. L'épanouissement professionnel est rarement évoqué et jamais pour les métiers artistiques ou manuels ; l'orientation est une sanction, au lieu d'être une identification de compétences mises au service de la collectivité. Les collégiens ont donc une vision théorique du monde du travail, influencée souvent négativement par leurs éducateurs, leurs parents, leurs copains ou les médias. Ce n'est pas une priorité pour eux.

Comment peut-on rendre le



Michel Labelle

monde du travail attrayant aux yeux des adolescents ?

Il me semble important que les jeunes aiment ce qu'ils font et qu'ils fassent ce qu'ils aiment. Pour leur donner envie de réaliser quelque chose – l'insertion par la contribution –, il faut leur apprendre à identifier leurs points forts, à trouver les formations, les champs professionnels qui correspondent à leurs compétences, et qui embauchent ! Parallèlement, il me semble que les entreprises doivent aussi travailler sur ce qu'elles ont à proposer aux jeunes ; donner du sens au travail, c'est la démarche naturelle des « marques employeurs ». Les entreprises qui ont des projets clairs attirent durablement les jeunes qui se sont structurés autour d'une vision de leur avenir et de leur propre projet.

Pourquoi avez-vous créé Génération 2020 ?

Puisque les décideurs de 2020 existent déjà, Génération 2020 aide ses clients – publics et privés, en France ou à l'étranger – à les préparer dès maintenant ; en les rendant

considérer sa jeunesse comme un problème plutôt que comme une ressource. Par rapport à l'étranger, notre pays est celui qui voit une seule génération – les 30-55 ans – monopoliser l'emploi et le pouvoir d'achat. Les jeunes sont exclus du marché du travail car ils manquent d'expérience, les seniors parce qu'ils en ont trop. Les jeunes devraient être associés aux débats sur toutes les grandes questions de société : ils en ont la capacité et c'est leur avenir qui est en jeu ; nous devrions donc nous en porter garants ! **Propos recueillis par Laure Dumont**

QUIZ

Quel parent êtes-vous ?

À faire de préférence avec votre ado

1. Votre ado connaît-il votre profession ?

- Il connaît le métier que j'exerce et sait exactement ce que je fais ▲
- Il sait vaguement que je travaille « avec des gens » en entreprise ●
- Je l'ai déjà amené sur mon lieu de travail ■

2. Votre ado sait-il combien vous gagnez ?

- Je le lui ai dit tout en lui demandant de rester discret ■
- Je ne préfère pas le mêler à des questions d'argent ●
- Il connaît mon salaire et le compare avec celui d'autres parents ▲

3. Parlez-vous de votre travail à la maison ?

- Presque quotidiennement à l'heure des repas ▲
- J'en parle lorsque survient un événement important ■
- Quasiment jamais, je préfère couper et préserver ma vie familiale ●

4. Vous arrive-t-il d'évoquer en famille un dossier que vous avez été amené à traiter à votre travail ?

- Oui, lorsqu'il s'agit d'un événement drôle ou qui sort de l'ordinaire ■
- Oui, si un dossier me préoccupe vraiment ▲
- Non, jamais. Je ne préfère pas enquiquiner ma famille avec des histoires de boulot ●

5. Votre ado connaît-il les personnes avec qui vous travaillez quotidiennement ?

- Il connaît le nom de mon supérieur hiérarchique ▲
- Oui, il en connaît plusieurs, y compris de visu, avec lesquels je m'entends bien ■
- Non, je n'en parle pas à la maison ●

6. Avez-vous aidé votre ado à trouver un stage ?

- Oui, j'ai trouvé le stage et rédigé sa lettre de motivation ●
- Il a fait un stage dans mon entreprise ▲
- Non, je l'ai laissé se débrouiller tout seul ■

7. Si vous deviez être au chômage, en parleriez-vous à vos enfants ?

- Jamais. J'aurai trop peur qu'ils soient déstabilisés et perdent pied à l'école ●
- Oui, sans pour autant entrer dans les détails ▲
- Oui, d'autant plus que nous n'aurons plus le même niveau de vie et qu'ils devront bien en avoir conscience ■

8. Évoquez-vous des difficultés rencontrées au bureau avec des collègues ou un supérieur hiérarchique devant vos enfants ?

- Oui, à chaque fois. Ça me permet de vider mon sac ▲
- Non, ça ne les concerne pas ●
- Oui, si mon comportement à leur égard s'en ressent ■

9. Parlez-vous de son avenir professionnel avec votre enfant ?

- Je lui conseille de bien travailler à l'école pour avoir un boulot intéressant ▲
- Je sais exactement quel(s) métier(s) ou quel(s) domaine(s) l'intéressent ●
- Non, il a encore tout le temps pour se faire une idée ■

10. Avez-vous déjà parlé de la crise économique avec vos enfants ?

- Non, je ne veux pas les angoisser ●
- Oui, pour qu'ils soient conscients que je peux perdre mon boulot un jour ▲
- Oui, pour leur donner des clés de compréhension à la masse d'informations qu'ils reçoivent chaque jour des médias ■

Si vous avez une majorité de ●, vous êtes une famille surprotectrice

Vous êtes du genre à cloisonner car, pour vous, votre vie professionnelle, vos revenus et le monde du travail ne concernent pas vos enfants. Votre devoir est de les protéger d'un univers que vous jugez violent et anxiogène et qu'ils découvriront bien assez tôt. Mais attention de ne pas tomber dans la naïveté! « Les enfants ont tendance à trouver leurs parents un peu à côté de la plaque, certains pensent qu'ils ne leur parlent pas des problèmes économiques parce qu'ils ne seraient pas au courant! Ils les ménagent, en quelque sorte, explique Catherine Lott-Vernet, P-DG de Junium. Ils sont surinformés. » Faites preuve de pédagogie par rapport à la crise, par exemple, sans les angoisser. Parler du travail à la maison, c'est accepter d'être à la fois parent, salarié, citoyen...

Si vous avez une majorité de ▲, vous êtes une famille anxieuse

Vous êtes du genre à vider votre sac, à être presque trop transparents, sans vous soucier vraiment de ce que vos enfants perçoivent du monde du travail. « Cette manière de se faire du bien en tant que parents peut paraître égoïste car elle fait supporter aux enfants le poids de leur stress, avertit le sociologue Alain Mergier. On est en train d'apprendre aux enfants la soumission à une menace forte qu'est le non-emploi. Cette inquiétude des parents est devenue celle des enfants. » Selon Joël-Yves Le Bigot, consultant: « Pour parler de votre travail positivement et montrer qu'il peut être source de plaisir, il ne faut pas hésiter à parler d'un sujet qui vous a intéressé, d'une découverte que vous avez faite. C'est l'étincelle du jour. Et n'oubliez pas d'interroger votre enfant sur son étincelle du jour à lui, pour qu'il réalise que chacun peut tirer des satisfactions de sa journée de travail. »

Si vous avez une majorité de ■, vous êtes la famille confiante

Chez vous, c'est une histoire d'équilibre, vous êtes impliqués dans votre boulot tout en étant attentifs à vos enfants. Pour vous, le travail n'est pas un sujet d'inquiétude, même si vous restez lucides sur les difficultés du monde professionnel. « Certains enfants ont une vraie admiration pour leurs parents car ils s'aperçoivent qu'ils prennent du plaisir à travailler, note Jacqueline Salomon-Pomper, pédiatre. Dire que l'on a du plaisir ou des soucis permet à l'enfant de relativiser l'humeur de ses parents. » L'argent comme le travail ne sont pas tabous, mais quitte à en parler autant le faire bien: « Si votre enfant vous interroge sur vos revenus, remettez-les en perspective, souligne Catherine Lott-Vernet. On peut donner par exemple le revenu du foyer et mettre en parallèle les grandes dépenses de la famille: le loyer, l'alimentation, les vêtements, les loisirs et les vacances... »